

# Communication totale, harmonie totale ?



C'est la métastase de l'Internet et de la numérisation depuis les années 90 qui a changé la donne du monde informatique. La tribu informatique, qui possède encore la plus large part du pouvoir d'innovation et d'évaluation technique, est à présent masquée par les millions d'internautes, dont les préoccupations et les approches sont souvent à cent lieues de celles de la tribu. Deux mouvements se dessinent, peut-être contradictoires, peut-être complémentaires.

Le premier est l'entrée dans le domaine du comptable de ces internautes qui n'ont parfois allumé un ordinateur que parce que des impératifs sociaux et professionnels les y contraignent. Il est encore beaucoup trop tôt pour juger des dégâts de cette extension du comptable. Nous avons toutefois déjà remarqué plus haut l'expansion de la métaphore de l'ordinateur dans la description du fonctionnement de l'esprit humain qui, loin d'être un phénomène anecdotique ou purement linguistique, signale une grandissante

acceptation de la machine, et donc un abaissement parallèle du corps.

Le second est l'entrée dans le domaine du simulacre. L'explosion de l'Internet et des possibilités de numérisation ont créé et vont créer une quantité exponentielle de simulacres, utilisés comme interface pour agir sur des machines, sur l'information (au sens large) et sur autrui. Pensons aux interfaces des systèmes d'exploitation à souris, aux simulacres envahissant les médias, aux simulacres médicaux, policiers, etc. Quel sera l'impact de cet écran chatoyant, envahissant et souple, interposé entre l'homme et le réel? Nous traiterons plus loin du peu dont nous pouvons traiter.

Ce dont il est en revanche possible de traiter ici, c'est d'un postulat fondamental de la cybernétique originellement et d'Internet actuellement, celui du potentiel libérateur et harmonisateur de la communication, qui serait rendue bientôt totale et totalement transparente grâce à Internet.

La tentation est incontestablement forte de faire de la communication totale une panacée sociale : tant d'abus, tant de crimes ont été commis à l'abri du secret! Quant au mensonge, déjà instrument d'État depuis toujours, il est en plus à présent une arme essentielle du spectacle. On ne peut critiquer le désir de vérité. On peut néanmoins douter de la stricte équivalence de la liberté de communication et de la vérité.

Forte, cette tentation est également vieille. Les manuels et les sommes qui traitent de la communication se font un

1. « Internet se présente comme un espace de communication alors qu'il n'est le plus souvent qu'un espace d'expression, ce qui n'est pas exactement la même chose, et peut-être surtout, un marché de l'information. » D. Wolton, *Internet et après?* Flammarion.

malin plaisir d'accumuler les citations d'enthousiastes qui saluèrent en chaque nouveau *moyen* de communication la promesse d'un nouveau *contenu* de la communication, qui crurent que le nouveau moyen d'*expression*<sup>1</sup> serait, par une grâce spéciale, un nouveau moyen d'*action*. Paraphrasons Wolton, pour dire du citoyen occidental qu'on en a fait une éponge en matière d'information et un mollusque en matière d'action.

Grâce au téléphone, rappelle Wolton, les chefs d'État se parleraient sans intermédiaires, ce qui supprimerait les guerres. Grâce au télégraphe et aux chemins de fer, les peuples se parleraient et se découvriraient, ce qui supprimerait les guerres. Grâce à la télévision qui retransmettrait l'ensemble des cours des systèmes éducatifs, l'analphabétisme et l'ignorance disparaîtraient de la planète, ce qui supprimerait les guerres. Grâce aux radios libres, les masses cesseraient de croire aux mensonges d'État et la France deviendrait gauchiste, écologiste et polysexuelle. Grâce au câble, les télévisions d'État s'écrouleraient sous le poids de leur bêtise. La liste est longue. Contentons-nous de l'évidence; en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle où les moyens de communication n'ont jamais été aussi nombreux, où l'on n'a jamais autant communiqué, guerre, violence, incompréhension et exploitation se portent à merveille.

Internet a considérablement amplifié le premier fantasme cybernétique – le réel se réduit à l'information – et le second fantasme cybernétique – une circulation libre de l'information sur des bases strictement rationnelles rendra *inutile* l'action sociale et politique, en supprimant l'ambiguïté et l'opacité des relations humaines. Mais les illu-

sions et les déceptions énumérées au paragraphe précédent révèlent la vanité de l'espoir que la norme technique marquera la fin de la différence inter-personnelle.

À un niveau moins abstrait, Dominique Wolton, un homme dont on devine les orientations lorsqu'on sait qu'il a intitulé un ouvrage sur la télévision<sup>2</sup>, *Éloge du grand public*, avance des objections au rêve de la communication totale. Wolton n'est certes pas de notre bord, mais ses objections, passablement inconfortables, méritent d'être discutées.

### Écrans et filtres

Les premières portent non sur la valeur de ce rêve mais sur sa possibilité. En premier lieu, l'illusion du monde entièrement connecté fait un peu vite litière des barrières culturelles, et de la première d'entre elles, le langage. L'anglais, sans nul doute, est la *lingua franca* de l'informatique, et les informaticiens occidentaux non anglophones ont pu croire qu'apprendre l'anglais n'était pas en fin de compte le supplice qu'ils craignaient. La difficulté d'un tel apprentissage se révèle d'un autre ordre si l'on est né à Shanghai. Réussirait-on malgré tout à élever l'anglais au rang de langue mondiale, ce qui est de moins en moins improbable, que le désir de communiquer dans sa propre langue n'en disparaîtrait pas nécessairement. L'imprimerie est née au moment où les alphabétisés européens partageaient une langue commune, le latin, mais c'est néanmoins l'imprimerie qui a permis la fixation des langues nationales et l'expansion des littératures nationales. Qui plus est, le *besoin* de communication est une variable, non une constante, et une variable

remarquablement soumise à d'autres facteurs culturels. Wolton souligne que seul le monde occidental a distendu les liens des individus avec les autres éléments sociaux, famille, tribu, village, métier ou religion : le reste de la population mondiale, solidement insérée dans plusieurs étages de liens sociaux, éprouve une soif moins dévorante de communication électronique.

Il est en revanche compréhensible que, célibataires ou divorçables, les employés délocalisables, urbains et flexibles d'anonymes multinationales demandent au monde digital des liens que leur société leur a retirés. La justesse de l'argument se renforce du

---

2. Il écrit par exemple : « La cohabitation des programmes au sein d'une chaîne est une des manifestations de la cohabitation sociale. Les programmes de télévision sont pour des millions de spectateurs la seule aventure de la semaine, et, pour des millions d'individus, la seule lumière du foyer. Au sens propre et figuré. » *Op. cit.*, p. 76. Et « La question de fond est : à quoi sert la télévision, pour un individu qui n'est jamais passif devant l'image et qui n'en retient que ce qu'il veut en retenir ? Elle sert à se parler. La télévision est un formidable outil de communication entre les individus. Le plus important n'est pas ce qui est vu, mais le fait d'en parler. La télévision est un objet de conversation. On en parle entre soi, plus tard, ailleurs. C'est en cela qu'elle est un lien social indispensable dans une société où les individus sont souvent isolés et parfois solitaires. Ce n'est pas la télévision qui a créé la solitude, l'exode rural, multiplié les banlieues interminables, détruit les tissus locaux et démembré la famille. Elle a plutôt amorti les effets négatifs de ces profondes mutations en offrant un nouveau lien social dans une société individualiste de masse. Elle est la seule activité à faire également le lien entre les riches et les pauvres, les jeunes et les vieux, les ruraux et les urbains, les cultivés et ceux qui le sont moins. Tout le monde regarde la télévision et en parle. Quelle autre activité est aujourd'hui aussi transversale ? Si la télévision n'existait pas, beaucoup rêveraient d'inventer un outil susceptible de réunir tous les publics. » *Op. cit.*, p. 75.

succès des nouveaux moyens de communication, courriel et portable, dans les métropoles des « pays émergents », tels la Chine, où l'émulation de l'anomie occidentale est plus avancée que dans les zones rurales. Wolton observe encore que, si les informaticiens sont plus fascinés par l'appareil à communication que par ce qu'il sert à communiquer, le reste de l'humanité préfère ne pas parler pour ne rien dire<sup>3</sup>, et communique avec d'autres buts en tête que celui d'explorer un techno-jouet : il n'est donc pas sûr que si l'on procure un laptop à modem à un berger tadjik, celui-ci abandonnera sur-le-champ ses brebis pour consulter, exultant, les bases de données de Harvard.

En d'autres termes, le seul fait que le savoir est *disponible* ne signifie pas qu'il est *recherché*.

La même idée peut s'exprimer d'une troisième manière : les citoyens de métropoles telles que Paris, Londres ou Washington ont à leur disposition les plus grandes bibliothèques de l'histoire de l'humanité. On voit cependant moins d'affluence devant les portes de ces bibliothèques que devant celles des stades. Wolton pousse cependant cette objection jusqu'à dire, p. 99, ceci, dans un étrange renversement des thèses de Bourdieu :

« L'utilisation de ces terminaux à domicile risque d'être finalement plus sélective que la radio et la télévision, qui sont les deux autres moyens de communication à grande échelle, mais qui ont l'avantage de fournir la même chose à chacun. Le problème, en effet, n'est pas que certains auront accès, et d'autres pas, puisque tout est possible – à condition de savoir et de payer – mais plutôt de savoir quel sera le niveau de la demande. Or celui-ci est lié à la posi-

tion sociale de chacun : un des effets de la domination socioculturelle est justement de ne pas demander autre chose que ce que l'on a. Désirer autre chose, entreprendre, c'est déjà se situer dans une démarche dynamique de questionnement, d'émancipation. Le risque est qu'il y ait une place pour chacun, mais que chacun soit à sa place! »

Il ajoute :

« L'accès à "toute l'information" ne remplace pas la compétence *préalable* pour savoir quelle information demander et quel usage en faire. L'accès direct ne supprime pas la hiérarchie du savoir et des connaissances. Et il y a quelque forfanterie à croire que l'on peut se cultiver seul pour peu que l'on ait accès aux réseaux. »

Nous laisserons aux nombreux et nombreuses autodidactes de l'anarchisme le soin d'exprimer à M. Wolton ce qu'ils pensent de leur « forfanterie ».

Enfin, non sans cynisme, mais non sans habileté non plus, Wolton lance sous trois formes une même objection qu'un lecteur anarchiste trouvera blâmable mais dont il lui sera malaisé de se débarrasser :

« Supporter autrui est beaucoup plus difficile quand il est proche et visible que lorsqu'il est lointain et peu visible. Pour préserver la communication, il faut donc réfléchir aux bonnes distances à conserver. Ce qui obligera l'Occident à respecter davantage d'autres identités et d'autres hiérarchies de valeurs, sous peine d'être rejeté en même temps que ses systèmes d'information, identifiés à un impérialisme culturel. » « On réduit ainsi la capacité de compréhension entre des peuples, des cultures, des régimes politiques que tout sépare par ailleurs, au volume et au rythme d'échanges entre les collectivités permis par les réseaux. Comme si la compréhension entre les

3. « Le village global est un exploit technique en attente de projet. » D. Wolton, *op. cit.*, p.7.

4. *Op. cit.*, p. 43.

cultures, les systèmes symboliques et politiques, les religions, et les traditions philosophiques dépendait de la vitesse de circulation des informations ! Comme si échanger plus vite des messages signifiait mieux se comprendre. »<sup>4</sup> « Non seulement les machines ne simplifient pas forcément les relations humaines et sociales, non seulement elles n'abolissent pas le temps, mais parfois elles amplifient la bureaucratie ou plutôt elles ajoutent une bureaucratie technique à la bureaucratie humaine. Et rien ne serait plus faux que d'imaginer une société où la bureaucratie aurait disparu dès lors que chacun pourrait *tout* faire à partir de son terminal. C'est oublier les leçons de l'histoire : les hommes, les organisations, les institutions inventent sans cesse des processus bureaucratiques parce que la transparence sociale est impossible. Chacun, malgré les discours qui prônent des relations plus directes, introduit néanmoins des intermédiaires bureaucratiques, des filtres, des règles, des interdits, des signes de distinction, pour protéger sa relation avec autrui. Les relations sociales se simplifient ici pour s'obscurcir ailleurs, comme si les individus, qui ne rêvent et ne parlent que de transparence et de relations directes, ne cessaient d'inventer, simultanément, de nouvelles chicanes, de nouveaux écrans, de nouvelles sources de hiérarchies. »<sup>5</sup>

Si, pour ma part, je n'éprouve pas de difficulté à contester que la seule façon de « protéger sa relation avec autrui » soit de créer de « nouvelles sources de hiérarchies », en revanche « les chicanes, les écrans, les filtres », et très clairement la « bureaucratie technique » me semblent correspondre à des articulations indéniables entre le psychologique et le social. Je ne saurais trancher du pro-

blème de savoir si par le mot « indéniable » il faut entendre « existant » ou « inévitable ». Je crois que l'une des difficultés qu'affronterait une société anarchiste serait à point nommé de veiller à ce que « la protection de la relation avec autrui » – dont il serait puéril d'espérer qu'elle serait toujours idyllique et sans conflit pour la seule raison que nombre des sources *actuelles* de conflit (profit, patriarcat, obscurantisme, hiérarchies) auraient disparu – génère peut-être des filtres et des chicanes, mais sans que ces filtres dégénèrent en institutions.

### La protection de l'information

Pour ce qui est des intentions de M. Wolton, on peut considérer, à la lecture du texte suivant, que le loup sort du bois :

« C'est cette utopie d'un volume considérable d'informations instantanément accessibles par n'importe qui, sans compétence particulière, qu'il faut interroger. D'autant qu'on présuppose ces informations et ces connaissances mises sur le réseau, sans aucun contrôle, naturellement justes, objectives, honnêtes, dépourvues d'erreurs, de rumeurs, de désir de nuire ou de mentir. Quand on pense aux innombrables difficultés qu'ont rencontrées, depuis deux siècles, les journalistes, pour essayer de réglementer et protéger la liberté de l'information... on comprend la naïveté, et le danger, de croire que ces millions d'informations disponibles sur le Web sont naturellement bonnes, honnêtes et fiables. Cet enjeu de la protection de l'information disparaîtrait-il du simple fait de l'émergence d'un système technique qui permette de produire et dis-

5. *Op. cit.*, p. 108.

6. *Op. cit.*, p.143.

tribuer un nombre considérable d'informations? D'où vient ce mythe d'un système d'informations infini et gratuit, débarrassé de toutes les problématiques de pouvoir, de mensonges et d'erreurs? D'où vient cette représentation d'un citoyen occidental curieux de tout, attendant seulement d'être équipé d'un terminal pour devenir une sorte de savant? »<sup>6</sup>

Peut-être M. Wolton se rêve-t-il en Grand Protecteur de l'Information à Ciseaux d'Or et Gomme de Diamant? Nous avons constaté dans le petit texte consacré à Wikipedia.com, qu'il n'y a pas mieux que la liberté pour protéger la vérité, si l'histoire de la science ne l'avait déjà prouvé. Et puis, l'étonnement de M. Wolton quant à la « représentation d'un citoyen occidental curieux de tout » nous pousse à lui suggérer de mettre ses incontestables capacités critiques au service d'une autre question, plus féconde et utile que celle de l'origine de la représentation du citoyen occidental curieux de tout : de quelle manière réussissons-nous à détruire la « curiosité de tout » et le génie poétique, créateur, de n'importe quel enfant de cinq ans, pour le transformer à quinze ans en spectateur de football? De ses objections, Wolton déduit la nécessité « d'intermédiaires », n'osant probablement sauter le pas et les appeler « experts ». La défiance naturelle et justifiée de l'anarchisme envers les experts est une première réponse à ces objections. La seconde consiste en ceci que, bien qu'en effet communication totale n'égalise pas harmonie totale, il ne faut pas en tirer argument contre la transparence et la disponibilité de l'information.

Il ne faut en tirer argument que contre les espérances de résoudre les problèmes sociaux à l'aide *de la seule* communication.

Wolton, et beaucoup d'autres avant

et après lui, critique par surcroît la valeur même de l'idée de transparence totale par la communication totale : il rappelle que les idéologies qui ont tenu à lever les barrières entre vie publique et vie privée, entre vie privée et conformité à la cause, ont sans exception très mal tourné. Les deux organisations à avoir institutionnalisé la confession sont, nul ne l'ignore, le parti communiste et l'Église catholique. Désagréable voisinage qui s'explique par l'illusion que la transparence engendre unanimité, égalité des désirs et unité des actes, que, si l'on ne cache plus rien, c'est qu'on n'a plus rien à cacher, qu'on a atteint un degré de moralité assez élevé pour qu'il soit celui de tous. Ce qui suppose que l'on se soit accordé sur ce que signifie la moralité.

#### Détachants, simulacres et prise au tas

Les uns après les autres tous les moyens de communications susciterent à leur naissance de grands espoirs que le passage du temps se chargea de décevoir. Les peurs qu'ils déclenchèrent parallèlement connurent un sort identique : le chemin de fer ne devait-il pas asphyxier ses passagers? Le cinéma ne devait-il pas chasser le théâtre? La télévision ne devait-elle pas enterrer la presse écrite? Le danger des études de la portée sociale et psychologique d'Internet réside de même dans le manque de recul : ainsi de la controverse portant sur Internet et le lien social. Pour Philippe Breton et beaucoup d'autres, Internet est un clou de plus dans le cercueil du lien social. Les arguments sont clairs : Internet enchaîne, physiquement, les internautes chez eux en supprimant le besoin d'aller chercher l'information dans les bibliothèques,

les kiosques, les réunions, les cafés, les bureaux, les lieux de production, etc. ; la communication par courriel est désincarnée, réduite au minimum ; elle chamboule la perception du temps ; elle limite la connaissance que l'on a de l'autre à ce qu'il ou elle écrit sur l'écran ; la facilité de dissoudre une *relation* en interrompant une *connexion* renforce le caractère déjà précaire et éphémère de nos liens sociaux ; en permettant l'accès au réseau de n'importe où dans le monde, Internet infirme l'enracinement local dont l'importance psychique est pourtant grande.

La tribu, elle, ne se tient pas de joie : enfin un instrument qui permet aux communicateurs médiocres de communiquer ! Sans contact ? Donc sans risque ! Et elle ajoute, contre le reproche de maigreur lancé à l'égard du courriel, que, bien que l'on ignore quel sera le développement des webcams et des micros et l'évolution du prix des écrans, il est possible que dans dix ou quinze ans une communication encore électronique, mais plus riche parce qu'incluant la voix et la vision, soit plus répandue qu'aujourd'hui le courriel.

Continuons le ping-pong des arguments : si Wolton a raison en ce qui concerne le besoin de protection dans la relation à autrui, peut-être qu'en dépit du développement de sa possibilité *technique* une communication plus riche, ne se répandra pas et qu'on voudra, au contraire, en rester à la sécurité sèche du courriel !

Les études scientifiques, ou tentant d'être scientifiques, se multiplient. Pour les unes, l'usage d'Internet plus de x heures par semaine garantit un début de dépression, un sentiment de solitude, une diminution du nombre d'amis, une augmentation du risque de suicide. Pour les autres, un adolescent

qui passe en moyenne deux heures par jour devant son écran sera mieux socialisé que celui qui n'en allume jamais aucun. Les définitions des deux camps sont floues, leurs critères approximatifs, leurs résultats vulnérables.

### Le bonheur des malheureux

Je hasarderais pour ma part une hypothèse, dont j'espère que l'expérience prouvera qu'elle est moins simpliste qu'il n'y paraît. Les timides, les maladroits, les solitaires, les habitants de niches raréfiées (collectionneurs de tire-bouchons, latinistes, éleveurs d'araignées), les excentriques, les exhibitionnistes, les vaniteux, les obsédés, les fanatiques, les isolés, les minoritaires de tout poil, ce qui fait beaucoup de monde, apparaissent ravis de la communication sans risque offerte par le courriel, les forums de discussion, et profitent de la publicité impossible ailleurs offerte par les pages personnelles, les sites Web, les webcams, etc. Je recommande, tant au lecteur qu'au jeune étudiant en ethnologie à la recherche d'un sujet de thèse, de se connecter à Realm of the Redheads pour comprendre comment une communauté, assez virtuelle jusqu'à Internet, a pu coaguler grâce au Web, au plus grand bénéfice psychologique des rouquines et rouquins anglo-saxons.

De plus, ainsi que le note Pierre-Jean Dessertine, quiconque s'engage dans un débat où la discussion rationnelle prédomine sur les enjeux émotionnels ne peut que tirer profit d'Internet : que celui-ci conserve et augmente encore son importance démesurée dans la vie économique et scientifique est hors de doute, du moins jusqu'à la prochaine révolution technologique.

Que l'amour, la famille, l'amitié, l'art bénéficient de l'Internet est beaucoup plus sujet à caution. Il est tellement plus facile de prendre la mouche ou de prendre des risques par courriel. Il est tellement plus facile d'aller voir ailleurs, page personnelle après page personnelle.

Il est tellement facile de mentir sur courriel. On se crée si vite un monde auquel les autres, les autres physiquement proches, n'ont pas accès. Bref, qui pense manquer de communication aura sans doute tendance à combler ce manque par Internet, cependant que les communications authentiques déjà établies risqueront d'en souffrir. Ce qui risque d'invalider cette hypothèse est le fait qu'on peut être à la fois un élève d'araignées heureux de comparer la vie sexuelle de *Devorax omnivoris* et celle d'*Omnivoris devorax* sur Internet, et un amant malheureux de ne plus recevoir que des courriels négligents.

Quittons à présent mon hypothèse à béquilles, au profit des quelques déductions quant aux implications du développement d'Internet qui peuvent être décelées, en dépit du caractère prématuré de la recherche sur ce sujet. Nous traiterons successivement et inégalement de l'abondance, des simulacres, de deux causes de pessimisme et d'une cause d'optimisme.

L'abondance d'informations sur Internet fascine, aux deux acceptions du mot : un bijou fascine, un serpent aussi. Nous avons déjà enregistré le scepticisme de Wolton, pour qui l'abondance d'Internet est en réalité sans effet, puisque selon lui la compétence, qu'il voit rare, est nécessaire pour profiter à plein de l'abondance. Mais on peut

7. Mona Chollet, *Marchands et citoyens, la guerre de l'Internet*, Comme un accordéon, l'Atalante, p. 48.

a v a n c e r plusieurs observations. Tout d'abord, et pour probablement de longues années, l'abondance d'Internet est discutable. La mise complète en ligne des grandes bibliothèques demeure lointaine, à cause certes des difficultés de la scannérisation à grande échelle, mais principalement à cause des problèmes de copyright. Le nombre de livres dont le texte est disponible gratuitement, ou à bon marché, sur le Net est infime comparé au nombre de livres existants. La situation est moins claire pour les articles scientifiques, mais tous, loin s'en faut, ne sont pas non plus sur le Net.

Quant au contenu des millions de sites et de pages personnelles, il s'avère frustrant, incomplet, voire mensonger par vanité naïve ou volonté de profit. S'il est complet, il est souvent d'un ennui mortel, à l'instar de ces webcams personnelles dont on se demande pourquoi elles ne se limitent pas à leur aspect pornographique, dont par surcroît la capacité de choc ou de stimulation diminuera quand leur nouveauté se sera effacée.

Si l'abondance du *contenu* des sites est donc à débattre, celle du *nombre* de sites ne l'est pas. Déterminer si l'abondance de sites brouille ou non la lisibilité d'Internet, si elle élève ce réseau au rang de plus grande arme de l'esprit humain ou au contraire de plus dangereux éteignoir, est une querelle, pour l'instant, de bouteille à moitié vide ou à moitié pleine.

Bouteille à moitié pleine :

« Les auteurs de pages personnelles gardent bien à l'esprit que l'autopublication sur l'Internet représente avant tout une aubaine : "par quel autre moyen quelqu'un comme moi pourrait-il avoir 20000 lecteurs par mois, et



recevoir en retour des courriers intéressants et constructifs, le tout pour un investissement technique et financier minimum ?”, s’enthousiasme Arno, pionnier du Web indépendant et web-mestre du site Le Scarabée. »<sup>7</sup>

### L’abondance - bâillon

La bouteille à moitié vide dérive d’une des critiques situationnistes de la société du spectacle selon laquelle, je cite de mémoire, « dans un monde réellement renversé, le vrai n’est qu’un moment du faux ». En d’autres termes, l’abondance jamais vue des discours pourrait bien aboutir à une homogénéisation : rien ne compte, pas même ce qui est vrai ou bon, parce que tout essaie également de compter.

En outre, croire que, toutes choses égales par ailleurs, l’abondance du choix, de l’offre, est bonne en soi, constitue une illusion centrale de la société de consommation. Pensons aux tests des magazines qui proposent de définir une personnalité par le choix d’une variable entre cinq ou six. La limitation par le choix n’est pas dans la réponse, elle est dans l’offre ; quand on entre dans un choix, on choisit ce qui est présenté, pas ce qui n’est pas présenté. C’est évident dans un système étriqué tel que celui des questionnaires de magazines de gynécée, ainsi que les baptisait Roland Barthes, mais cela revient peut-être au même lorsque le choix porte à l’inverse sur un nombre dépassant les capacités humaines, comme celui des sites sur un sujet populaire qui dépasse pour certaines demandes la cinquantaine de milliers : le choix d’une fourmi dans une cage est illusoire, le choix d’une fourmi dans une fourmilière géante ne l’est pas moins.

Bien qu’elle ait été écrite avec l’astrologie pour cible et longtemps avant

que l’Internet ne soit construit, une défense plus subtile de la bouteille à moitié vide, de l’abondance-éteignoir, a été présentée par Adorno.

« L’état d’esprit que nous pouvons à juste titre qualifier de semi-érudition paraît plus indiquer un changement structurel qu’une modification dans la distribution des biens culturels. Ce qui est en train de se passer en réalité, et qui va de pair avec la foi grandissante dans les “faits”, c’est que l’information a tendance à remplacer de plus en plus l’investigation et la réflexion intellectuelles. L’élément de “synthèse” au sens philosophique classique est de moins en moins présent ; il y a en effet u n e grande richesse de biens matériels et de connaissances, mais leur relation tient plus de la classification et de l’ordre formel que d’un rapport qui pourrait ouvrir “les faits têtus” à l’interprétation et à la compréhension. »<sup>8</sup>

Wolton riposte pour la bouteille à moitié pleine avec l’argument suivant :

« Les élites depuis près de cinquante ans se sentant, à tort, menacées ont une réaction défensive. Qu’il s’agisse des élites politiques, administratives, académiques, liées à la fonction publique, aux grandes entreprises, à l’armée ou à l’Église, on retrouve le même discours. Deux arguments dominant. D’une part, tout ce qui concerne les médias de masse est simpliste et de mauvaise qualité. D’autre part, cette culture de masse menace la “vraie” culture. »<sup>9</sup>

Il ajoute que ces élites devraient se sentir d’autant moins menacées que les cultures “d’élite” se portent à merveille. La différence, qui fait qu’elles se

8. Theodor Adorno, *Des étoiles à terre*, Exils p. 157.

9. *Op. cit.*, p. 21.

sentent diluées, en voie d'extinction, est qu'elles ne monopolisent plus les espaces publics d'expression. La presse populaire déborde la presse bourgeoise.

Les premiers speakers de la radio disaient les nouvelles en nœud papillon. A présent on écoute Arthur ou Difool. Les speakerines à bouquet de fleurs ont cédé la place à Gainsbarre. Bref, pour Wolton, la culture des élites n'est pas éteinte par Internet, mais, chandelier tranquille, on ne la voit plus à cause des éblouissants sunlights de la culture populaire. Passons sur la facile démagogie de l'emploi des mots « élites » et « populaire », qu'on pourrait remplacer par « complexe » et « commerciale ». Le fait que Wolton utilise cet argument à contre-temps, pour défendre la télévision, un combat douteux s'il en est, ne diminue pas sa valeur dans la discussion d'Internet. La marée de livres vides, de films stéréotypés, de musique préfabriquée, de clips publicitaires témoigne sans doute du déferlement de la marchandise dans la culture (Wolton dirait, narquois, l'expropriation par la culture de masse des moyens d'expression bourgeois). Mais cela ne peut masquer que, ne serait-ce qu'à cause de l'explosion de la population mondiale et de l'augmentation des traductions, il n'y a jamais eu tant de bons livres publiés, *non en proportion mais en nombre absolu*. Ni que le savoir humain, le savoir non contaminé dans sa nature par la marchandise (l'usage est un autre problème), n'a jamais tant progressé, en étendue, en acuité, en profondeur.

L'argument d'Adorno selon lequel l'abondance de l'information tend à remplacer l'interprétation par la simple classification nous amène à la discussion des simulacres dont nous constaterons qu'on peut les accuser

d'un crime similaire. Nous aborderons ces simulacres par le petit bout de la lorgnette, sans prendre le mot dans son acception la plus vaste, mais en nous contentant d'observer la plus récente des métamorphoses du monde informatique, une petite révolution dans la relation à l'ordinateur et au réseau. Le monde binaire, comptable, mathématique, agressivement masculin, s'efface des écrans, ceux du grand public en tout cas. Il n'est pas annihilé : il est masqué. Si l'on utilise Windows (ou Apple), on ne donne plus une commande en tapant sur trois, quatre ou cinq boutons du clavier (c :// F5 ctrl enter), on fait glisser le « pointeur » vers la « corbeille ». Pour transférer un fichier dans une disquette, on exécute à la « souris » un « copier-coller », simulé à l'écran par deux feuilles de papier jetées d'un dossier à un autre. Le passage d'un document à un autre, traités simultanément, s'effectue par l'« ouverture » et la « fermeture » de « fenêtres » (ce que signifie le mot windows), parfaitement discernables à l'écran. Ces simulacres, d'un emploi inévitablement limité dans les usages textuels de l'ordinateur, deviennent l'outil principal dans la plupart des usages professionnels (plans, graphismes, chartes en camembert, en piles, en abscisses/ordonnées, simulations 3D, etc.) et l'outil *unique* dans l'énorme univers des jeux vidéos, pratiqués en masse par les jeunes. Ce système, en réalité idéogramme et donc portant dans chaque idéogramme une aide à sa compréhension, est bien plus simple à apprendre que les longues listes de commandes des systèmes du type de MS-DOS, qui n'avaient rien en elles qui favorisât la compréhension ou la mémorisation.

Ce remplacement du code par le

simulacre a trois conséquences :

– La première, évidente, est qu’il a rendu l’informatique aisée au public non informaticien, qui peut enfin maîtriser les commandes, devenues claires grâce aux simulacres. Les créateurs d’outils informatiques savent à présent que s’ils veulent vendre par millions et non par milliers, les simulacres sont obligatoires.

– La deuxième est que le code-source disparaît. Ceci désespère la tribu parce que, nous l’avons vu dans le cas de Linux, c’est l’accès au code-source qui permet de modifier, de personnaliser, d’adapter, bref de prendre le contrôle du logiciel. Les versions successives de Windows comportent de moins en moins de passerelles vers MS-DOS, et, de toute façon, les personnes capables de maîtriser MS-DOS s’équipent en règle générale d’autres systèmes d’exploitation, tels que Linux.

– La troisième est plus inquiétante, et c’est là que nous ne regarderons plus seulement par le petit bout de la lorgnette. La différence fondamentale entre un système à code-source accessible et un système à code-source non accessible et géré par des simulacres réside en ceci que le premier est modifiable en ses *fondements*, le second n’est modifiable que dans ses *variables*.

C’est-à-dire que, si l’on est de la caste qui sait maîtriser la technique, le premier vous laisse entièrement libre, alors que le second vous encage, qu’on soit hacker ou non. La cage est jolie, plaisante, facile, stimulante, mais c’est une cage.

Nous en revenons au danger de l’illusion du choix. Les jeux vidéos vous laissent jouer à votre gré, *dans les limites des règles posées par les concepteurs* ; un questionnaire vous laisse libre

de choisir votre réponse, dans les limites des questions posées.<sup>10</sup> Un monde de simulacres est un monde autoritairement régi par les concepteurs des simulacres.

Or tant la complexité, que l’efficacité, que l’ubiquité des simulacres augmentent de jour en jour. Il n’est pas difficile d’en extrapoler un monde principalement agi par des simulacres, dont la complexité sera devenue telle que l’énergie intellectuelle sera dépensée dans la maîtrise de la manipulation des simulacres, et non dans la mise en question des paramètres imposés par les concepteurs des simulacres. Le monde deviendra un monde dans lequel on naviguera, dans lequel on ajustera sa bulle, duquel on pourra *moduler* certaines circonstances, mais sur la base duquel on n’aura plus prise.

Il est évidemment impossible de déterminer aujourd’hui si cette sombre hypothèse subira le sort d’autres prédictions, telles l’avènement marxiste du prolétariat, ou la dictature généralisée en 1984. Peut-être se passera-t-il ce qui s’est passé pour ces deux prédictions, dont certains éléments ont survécu : le prolétariat n’est pas devenu le mode d’être social de la quasi-totalité de la population, mais la quasi-totalité de la population est quand même asservie à la marchandise. La dictature n’est pas généralisée, mais les limites à la liberté individuelle subies par un citoyen de 2003 choqueraient en bien des

10. « Pour la plupart des joueurs, les jeux vidéos suggèrent un monde qu’on habite, plutôt qu’on ne l’analyse. » *Sherry Turkle, Life on the screen*, Touchstone, p. 69.

11. Le baud est défini par le dictionnaire encyclopédique Hachette : « unité de vitesse de modulation en télégraphie et en téléinformatique ». Son usage principal paraît être d’empêcher un individu normal d’installer lui-même un modem dans son ordinateur.

domaines un sujet de 1788. Nous ne vivrons peut-être pas dans un monde exclusivement simulé en 2030, mais les simulacres seront sans doute l'un des instruments principaux du pouvoir.

### L'enfer du jeu

Ajoutons, pour nous rapprocher de la conclusion, deux autres causes de pessimisme :

– La tribu informatique prétend combattre pour la liberté et l'égalité, méprise les comportements irrationnels de qui ne lui appartient pas, plaide pour qu'on la comprenne, qu'on l'estime, qu'on apprécie « la beauté du baud ».<sup>11</sup> Mais parce qu'elle est inconsciente de son immaturité, de son besoin adolescent et masculin de compétition interne, elle a secrété, dans un univers qui aurait pu être un univers de paix, l'équivalent cybernétique de la souffrance et de la mort, le virus.

– Le second livre de Sherry Turkle s'intitule *Life on the screen, identity in the age of the Internet*. Il contient entre autres une excellente discussion, le titre l'indique, des vastes possibilités de changement d'identité sur Internet, ou du moins des changements de l'apparence que l'on présente à autrui. Il traite donc du moi, et de sa fragmentation, ou multiplication, dans un contexte urbain, électronique, et de plus en plus simulé. Il traite par extension des périls inhérents au funambulisme entre le monde électronique et le monde réel. Sherry Turkle y analyse longuement les MUD. Un MultiUserDomain, un domaine à utilisateurs multiples, est une étrange créature dont le grand-père est le forum de discussion et la grand-mère le courriel, le jeu de rôles Dungeons & Dragons ayant servi à la fois de père et de mère. Dungeons & Dragons est un jeu dont l'univers s'est extraordinairement

dilaté : les livres qui lui sont consacrés occupent des étagères entières dans les magasins spécialisés. Les parties de Dungeons & Dragons sur Internet, impliquant souvent des dizaines de participants simultanément, ont mis à contribution les structures des forums de discussion, de courriel, et des sites interactifs pour créer des univers auxquels de « multiples usagers peuvent participer ». D'autres jeux de rôle, à peine moins foisonnants, ont suivi. Puis les utilisateurs se sont rendus compte de la polyvalence de l'outil créé, et les MUD sont devenus des sortes de cultures virtuelles.

Approximativement, un MUD est un lieu électronique, meublé, sculpté, décoré par ses usagers, qui programme à des degrés divers de précision et de réalisme des niches qu'ils contrôlent, à l'intérieur et à l'extérieur desquelles ils jouent les rôles de leur choix. Le MUD peut représenter une planète, les usagers programmant leurs villes, leurs villages, leurs maisons dans les villages, leurs appartements dans les villes, leurs manoirs dans les landes (il existe des programmes appelés « bots », de « robots », qui, lorsque le propriétaire du manoir ou de l'appartement n'est pas connecté, le remplacent pendant quelque temps : ils tiennent une brève conversation ou jouent aux maîtres d'hôtel proposant à boire ou encore aux geishas s'activant autour de l'invité). Le MUD peut représenter un paquebot, où chacun aménage sa cabine à sa guise, il peut simuler le terrier où grouille une race d'extra-terrestres aux traits bizarres, il peut ouvrir sur un gigantesque bordel aux goûts unifiés ou polyvalents, il peut jouer au paradis et exiger de ses habitants une imagination angélique.

On devine quelques-uns des pièges, des dangers et des ridicules des MUD.

À l'instar des messageries Minitel, où des comptables sexagénaires à arthrite insidieuse se changeaient en dirigeants d'entreprise jet-settant d'une capitale à l'autre, et où de respectables matrones se drapaient dans des pseudonyme poétiques, d'Ondine à Nausicaa, les MUD regorgent de chômeurs propriétaires de palais, de célibataires maîtres a b s o l u s de harems, de divorcées comblées de l'amour attentif d'une maisonnée bruissante quoique virtuelle, d'emp l o y é s s'attribuant duchés, principautés et royaumes : les MUD sont des foires aux vanités émouvantes, embarrassantes, tragiques et sordides en parts égales. Il serait injuste de réduire le bénéfice des MUD pour leurs participants à la satisfaction de désirs saccagés : selon Turkle, de nombreuses femmes se sont bien trouvées d'avoir développé des aspects plus hardis ou moins complaisants de leur personnalité dans un MUD. Là, elles ont pu en vivre certains, en découvrir d'autres, ou réaliser que tous ne leur convenaient pas autant qu'elles ne l'espéraient. Le déploiement d'identités multiples, tant qu'il reste sous contrôle, tant qu'il ne vire pas à la folie, correspond aussi à un puissant désir adolescent d'exploration, et permet de le satisfaire sans grands dommages.

Sans grands dommages, lorsque, on comprend qu'il s'agit du deuxième danger des MUD, cela demeure dans de sûres limites virtuelles. Il n'est pas nécessaire de lire les tristes récits de Turkle pour réaliser que le transfert des amours ou des amitiés virtuelles dans le monde réel est empreint de risques. Les femmes se trouvant en nette minorité dans les MUD, bien des blondes aux yeux bleus masquent des bruns

moustachus, des prostituées ou des farceurs. Turkle décrit à l'inverse des cas de femmes prenant des identités masculines par curiosité ou par simple désir d'être enfin dans un univers où leur sexe n'aura plus d'importance, et des cas de personnes menant de front six, sept, huit identités différentes, de sexe et d'âge divers, leur identité RL n'étant qu'un cas parmi d'autres. RL? Real Life, vie réelle. L'une des identités, pas toujours la plus agréable.

Si l'on est malgré tout qui l'on annonce, des deux côtés de la barrière demeure le problème de la signification des mots, de la différence entre les amours rêvées et les amours vécues... Rien de vraiment neuf dans cette énième variation sur la misère amoureuse et sociale.

Beaucoup plus déprimantes d'un point de vue anarchiste sont les caractéristiques sociales des MUD. N'espérons pas trop vite qu'ils représentent un excellent laboratoire où prouver nos postulats quant à la bonté et au sens inné de la coopération de l'être humain. Nous, anarchistes, pensons que la plupart des problèmes sociaux sont dus à l'existence de la domination et à une fiction capitaliste appelée économie de la rareté. Il s'ensuit que, de notre point de vue, des univers dont l'entrée et la sortie sont libres, dont on peut toujours créer une alternative, où aucune autre règle que celle librement adoptée par les participants n'a besoin d'exister, et où l'économie de la rareté se réduit au nombre d'octets disponibles sur le serveur hébergeant le MUD (et l'on sait que, à qui possède suffisamment d'éducation pour participer à un MUD, l'octet n'est pas la ressource la plus chère), doivent être des univers, sinon idylliques, du moins sans hiérarchie, sans argent, sans domination, sans

compétition autre que voulue et ludique.

Hélas ! Le MUD-paquebot a vraisemblablement été créé pour que son concepteur s'offre le plaisir d'être son capitaine. Le MUD-planète fait la part belle à ses premiers habitants et offre, généreux, aux arrivants successifs la possibilité d'atteindre leur statut si... et si... Dans la plupart des MUD, selon Turkle, une forme ou une autre de prime sociale existe, soit aux créateurs/concepteurs du MUD, soit à ceux qui, en lui consacrant plus de temps, plus d'efforts ou plus de sophistication, lui permettent de tourner et de se développer, et enseignent aux nouveaux venus les techniques, les rituels, les adresses qui faciliteront leur intégration dans le MUD.

Il y a pire. Sous prétexte du caractère fini du nombre d'octets disponible pour chaque MUD dans le serveur qui l'héberge, un prétexte futile devant la baisse constante du prix des mémoires, des MUD ont réintroduit l'argent dans ce domaine où il est pourtant inutile. C'est un argent fictif, pas moins virtuel ou plus exactement pas moins conventionnel que le reste du

MUD. Il permet pourtant, ou non, d'ajouter une chambre à sa maison, un parc à son château, un jacuzzi à sa cabine de paquebot, si la programmation de la chambre, du parc, ou du jacuzzi « coûte » trop d'octets, au jugement des autorités du MUD, pour les appeler par leur nom. On gagne bien sûr cet argent en travaillant. Au bénéfice du MUD, ou au bénéfice d'autres participants à qui l'on vend des chambres, des villas, des décors déjà programmés.

L'utopie cybernétique ressemble parfois à l'utopie de la drogue des années 60-70, en ceci que toutes les deux ont cru qu'un moyen déterminé ne pouvait porter qu'à une fin déterminée. Mais dans le jeu entre un outil et son usage social, le facteur changeant est évidemment l'usage social, parce que, bien que limité et formé par les limites et les formes de l'outil, l'usage social reste soumis au très volatile désir humain. Baudelaire, dans *les Paradis artificiels*, rappelle que si le haschich et le vin sont poétiques aux

12. En anglais le mot *garbage* désigne les déchets, les ordures.

---

*Dissiper plusieurs illusions au sujet des bénéfices à attendre de la vitesse accrue et de l'amplitude accrue de la communication par le biais d'Internet est le but de cet article. Il examine en particulier les objections élevées par Dominique Wolton, ainsi que les conséquences psychologiques et sociales de transformation des interfaces informatiques, de commandes par code vers les commandes par simulacres.*

---

*This paper attempts to dispel many illusions arising out of exaggerated expectations created by the increase in speed and breadth of communication via Internet. It examines Dominique Wolton's objections to these illusions, as well as the psychological and sociological consequences of changes in computer interfaces, from command by code to command by simulacra.*